

Voir les jeunes autrement

Madeleine GAUTHIER et François de SINGLY

Voir les jeunes autrement
Numéro 43, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/017778ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/017778ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (imprimé)
1703-9665 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

GAUTHIER, M. & de SINGLY, F. (2000). Voir les jeunes autrement. *Lien social et Politiques*, (43), 5–8. <https://doi.org/10.7202/017778ar>

Présentation

Voir les jeunes autrement

1. Une certaine saturation se fait sentir sous le couvert de théories qui présentent la jeunesse comme une période d'expérimentation, un âge d'exclusion du milieu du travail, un moratoire à la vie adulte, une période à risque, le prototype de l'individu moderne... Perte de rituels, juvénalisation de la vie adulte, affirme-t-on lorsqu'on veut souligner que « les repères » (il faudra un jour retracer l'histoire de ce terme dans la seconde moitié du XX^e siècle, de ses usages d'apparence descriptive, qui en fait colportent une vision négative de la modernité) sont brouillés. Les images dessinées par ces travaux sont, dans certains cas, noircies afin d'attirer l'attention sur des dimensions de la vie des jeunes vécues comme des problèmes par les institutions qui les encadrent, sans toujours en rechercher la signification ou l'explication : décrochage scolaire, chômage, itinérance, suicide, pauvreté.

Même lorsqu'il est question des pratiques culturelles des jeunes, l'image reste sombre : il est tentant d'y lire un échec du système d'éducation qui s'exprimerait par une certaine passivité des jeunes. Réfugiés derrière le petit écran, ces derniers auraient oublié les bienfaits de la lecture, la participation à la vie civique sous forme d'associations ou de manifestations, l'engagement dans la politique et les affaires publiques. À la limite, ces jeunes seraient victimes d'une perte du sens de la vie, que ne transmettraient plus les institutions, en particulier la famille et l'école, ce qui interroge aussi la manière dont se fait aujourd'hui la socialisation et se construit le « lien social ». La tentation est forte d'attribuer ces « problèmes », ces attitudes et ces comportements à toute la jeunesse, comme si cette dernière était homogène, et de voir la jeunesse comme une charge pour les sociétés qui tablent sur la prévention et qui oublient qu'elle est dynamisme pour un avenir ouvert (notons cependant que, du côté de l'économie du *net*, les mêmes qui pleurent sur la jeunesse vantent les mérites de cette nouvelle génération qui n'hésite pas à se lancer dans les « start-up » ou autres entreprises innovantes).

Heureusement, il existe des dessinateurs qui donnent à voir d'autres catégories déjeunes, qui n'hésitent pas à se lancer dans d'autres descriptions de la jeunesse. Ainsi, derrière un souci d'égalité entre les sexes, de nouvelles différences entre garçons et filles font surface qui ne sont pas toujours au désavantage de ces dernières. Les jeunes ouvriers et les jeunes des milieux nantis, même en passant par les mêmes écoles, ont des comportements différenciés et des attentes face à la société qui ne le sont pas moins. Toutes les catégories déjeunes n'ont pas vécu de la même manière les changements dont les sociétés postindustrielles ont été témoins au cours des dernières décennies : le monde du travail a produit ses inclus et

ses exclus, l'école ses premiers de classe et ses déclassés. Encore une fois ! Comment appréhender cette diversité sans laisser échapper l'éventuelle spécificité de la jeunesse ? Comment échapper à ceux qui ne voient que contraintes et exploitation dans les perspectives d'avenir des jeunes contemporains et à ceux qui se concentrent uniquement sur le jeu de l'acteur, sur l'individu libre de ses choix ?

2. Puisque les approches qui ont dominé la sociologie de la jeunesse ne semblent pas entièrement satisfaisantes et paraissent en décalage par rapport à la complexité de la réalité observée, s'imposent un effort de théorisation et l'exploration de « nouveaux » terrains. Ainsi, il est légitime de se demander deux choses : d'une part s'il faut encore parler de la jeunesse comme d'une période de transition, d'un passage... à l'âge adulte, d'autre part s'il faut encore parler de la jeunesse comme d'une classe d'âge pouvant être décrite comme relativement homogène, ou tout au moins possédant des traits spécifiques (par exemple l'accès à une certaine « culture jeune »). Dans le premier registre, on se demandera si le mot « adulte » conserve une signification pour les jeunes d'aujourd'hui. Si cette période du cycle de vie constitue toujours une transition, faut-il continuer d'en parler de la même manière ? Les théories de la « modernité avancée » semblent de quelque utilité dans l'explication de ce qui se passe en ce moment chez les jeunes et dans toutes les sociétés d'Occident. Dans le second registre, on s'interrogera pour savoir si ceux que la société rassemble sous l'appellation de « jeunes » ont quelque chose en commun, qui se reconnaîtrait dans des effets d'âge, par exemple. Ne sont-ce pas plutôt leurs différences qui l'emportent sur les ressemblances ? Y a-t-il une jeunesse, ou des jeunes ?

3. Ce numéro de *Lien social et Politiques* invite les lectrices et les lecteurs à modifier, éventuellement, leur regard sur les jeunes d'aujourd'hui. L'appel de textes intitulé « Quelle image les chercheurs projettent-ils de la jeunesse ? » a suscité plusieurs articles (qui, évidemment, ne couvrent pas toutes les réponses possibles). Ceux-ci se regroupent, assez facilement, en trois grandes thématiques : l'analyse et la critique des manières d'aborder la question des jeunes; l'hétérogénéité et l'individualisation des transitions et de l'insertion; le rapport des jeunes aux institutions : intervenants sociaux et politiques, travail, territoire. Des études de terrain illustrent chacun des thèmes abordés par les auteurs. Elles mettent en évidence l'intérêt maintenu pour l'étude de dimensions qui caractérisent cette période du cycle de vie (on prend donc alors, consciemment ou non, une position insistant a priori sur l'originalité de la jeunesse, puisqu'on estime utile de l'analyser de manière autonome par rapport aux autres groupes d'âge) : l'insertion professionnelle au Québec, la vie des jeunes des banlieues en France, l'insertion résidentielle des deux côtés de l'Atlantique (selon une analyse comparative). D'autres thèmes font référence aux nouvelles manières de « catégoriser » les jeunes d'aujourd'hui, avec l'étude du déclassement des jeunes d'origine populaire scolarisés, de la citoyenneté en lien avec le changement de valeurs en ce qui concerne le travail.

4. *L'analyse et la critique des façons de se représenter la jeunesse.* Les textes de la première section interrogent les manières actuelles d'étudier la jeunesse, par la critique de l'approche par étapes ou par l'âge. À preuve, la désynchronisation des étapes (de Singly) où les limites d'âge ne tiennent pas compte de la réalité sociologique ou tendent à niveler les différences (Gauthier). Ces textes proposent d'autres façons d'envisager la question en dissociant, dans le premier cas, les deux dimensions de la construction identitaire : l'autonomie et l'indépendance. Dans l'autre cas, sont associées comme en un continuum les notions de dépendance et de responsabilité dans le cheminement vers l'autonomie, notions auxquelles se réfèrent les organisations lorsqu'elles établissent des limites d'âge. Les études d'emploi du temps, en particulier lorsqu'elles sont longitudinales, montrent des écarts entre générations qui font penser qu'il existe encore des caractéristiques spécifiques à la jeunesse (Pronovost).

Depuis les années 1960, le vocabulaire pour parler des transitions fait usage de métaphores (Evans et Furlong). Celle qui rendrait le mieux compte de la réalité des jeunes contemporains ferait référence à la navigation, mais dans des eaux incertaines et risquées où chaque individu doit apprendre à naviguer pour tirer profit des possibilités d'action qui se présentent. Nous voilà au cœur de ce « nouveau mythe » des sociétés actuelles, celui qui a supplanté le rêve de devenir adulte par l'individualisation (de Singly), mythe que Schehr reprend sous la notion de « singularisation », processus qu'on retrouverait dans les formes actuelles de socialisation de la jeunesse.

5. *D'autres manières de décrire les transitions et l'insertion.* Pour décrire un des effets associés à l'allongement de la période des études sur les relations intergénérationnelles, Maunay présente le chemin qui mène de l'attachement au détachement par rapport au chez-nous familial, de la dépendance à l'autonomie résidentielle. Cicchelli reprend le même thème pour montrer comment la notion d'autonomie peut être vécue comme une expérience progressive, née pendant les transactions entre les parents et le jeune, à propos de la dépendance économique et des attentes éducatives.

Sur le même sujet, Molgat interroge les théories de la modernité avancée, rejoignant sur ce dernier point l'article d'Evans et Furlong. Il confronte cette idée de « société à risque » avec les dimensions de l'insertion résidentielle dans quatre sociétés d'Amérique et d'Europe pour conclure que les différences des unes avec les autres sont trop grandes pour se retrouver sous un même type d'explication. Trottier remet aussi en question des explications qui tendent à homogénéiser les trajectoires d'insertion professionnelle des jeunes, à identifier n'importe quel épisode de chômage à de la précarité et à accepter, sans l'interroger, le postulat de la nécessaire adéquation entre la formation et l'emploi. L'hétérogénéité se lit dans les difficultés de ces jeunes ouvriers qui, bien qu'ayant été soumis aux impératifs de la démocratisation de l'enseignement, n'en réalisent pas pour autant ses objectifs et se trouvent « déclassés » dans leur propre milieu (Beaud).

6. *Les jeunes et leur rapport aux institutions.* Devant l'allongement des études et l'inéluctable imposition de la flexibilité dans l'organisation du travail, le rôle des institutions qui peuvent encore agir sur le bien-être des individus est pris à partie par plusieurs des auteurs qui ont collaboré à ce numéro. Devant le foisonnement d'interventions et d'actions, comment les jeunes peuvent-ils développer des stratégies qui les avantageraient, se demande Guillaume. Comment expliquer que certaines de ces stratégies soient évaluées comme bonnes du point de vue des observateurs et que d'autres tombent sous l'intervention des instances juridiques et normatives ? Du point de vue des intervenants, Loncle voit tout de même une évolution dans la concertation des pouvoirs publics et des groupes intéressés par l'intégration des jeunes. Ce que les jeunes semblent gagner de cette concertation, ils le perdent en visibilité dans ce qui serait un projet politique articulé.

En associant la notion de droit à l'insertion dans le travail, les jeunes qui vivent des situations de précarité ne risquent-ils pas de se percevoir comme exclus d'une citoyenneté qu'Ellefsen et Hamel appellent la citoyenneté pratique par opposition à la citoyenneté abstraite ? Dans le contexte de la théorie des étapes de l'entrée dans la vie adulte, le travail constituerait le point d'orgue de l'insertion. Qu'arrive-t-il alors lorsque le travail perd de sa fonction d'intégration ? C'est dans ce sillage que se joue la dialectique de l'inclusion et de l'exclusion. Non moins paradoxale est la situation de ces jeunes hommes des grands ensembles qui, s'ils sont trop intégrés par l'attachement ou la participation à certaines ressources, s'enferment dans une culture de ghetto alors qu'ils voudraient sortir des problèmes de la cité (Avenel).

Partir pour pouvoir « vivre comme tout le monde », voilà l'image que laisse ce dernier texte qui pourrait bien, à la lecture d'autres textes qui précèdent, caractériser l'objectif poursuivi par beaucoup de jeunes qui mettent de plus en plus de temps à réaliser leur aspiration « à la vie ordinaire et digne » (Avenel). Centrée sur le travail et la formation du couple et de la famille, l'étude de cette période « instable » du cycle de vie montre quelque chose qui peut apparaître comme un échec. Ce serait ignorer que l'expérience du détachement et de l'autonomie dans un contexte de dépendance constitue peut-être cette forme nouvelle de socialisation qui prépare les individus à affronter un monde mouvant où le changement a pris la forme d'une idéologie mobilisatrice.

Madeleine Gauthier
Observatoire jeunes et société
INRS-Culture et société

François de Singly
Sorbonne
Centre de recherches sur les liens sociaux
CNRS-Université de Paris V